

## Un mourant épatant

Robert Lévesque

Numéro 303, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, R. (2014). Compte rendu de [Un mourant épatant]. *Liberté*, (303), 82–84.

LE LECTEUR IMPUNI

# UN MOURANT ÉPATANT

Les souvenirs doux-amers de  
la fille de Gide.

ROBERT LÉVESQUE

**M**ALRAUX, QUI N'AVAIT RIEN fait pour qu'on descende la dépouille de Gide dans les caves du Panthéon (pensez donc ! un pédéraste !), laissait parfois filer sans mot dire l'impression que c'était lui qui, dans l'entre-deux-guerres, avait qualifié de *contemporain capital* l'auteur des *Faux-monnayeurs* quand c'était le journaliste André Rouveyre, un ami d'Apollinaire, qui avait ainsi titré sa série d'articles parue en 1924 dans les *Nouvelles littéraires* ; Malraux ne volait pas que des statuettes khmères...

Mort à 82 ans en 1951, l'écrivain des *Nourritures terrestres* et des *Caves du Vatican*, l'homme du *Journal* et l'auteur du *Retour de l'U.R.S.S.* demeurait une belle proie. Son œuvre faisait encore de l'ombre à d'autres. Mis en terre, Gide allait subrepticement entrer dans *la nuit des morts-vivants*. C'est un peu ça – référence au film de George A. Romero exceptée (il n'était pas tourné) – que Sartre prédit quand, dans *Les temps modernes* de mars 1951, il écrit : « On le croyait sacré et embaumé : il meurt et l'on découvre combien il restait vivant... », ajoutant : « il déplaisait encore et déplaira longtemps... » Sartre enviait cet homme qui avait réalisé contre lui l'union des bien-pensants de droite et de gauche.

Mais la mort de Gide, comme celle de Sartre le fera en 1980, n'attira pas la foule des boulevards. La cérémonie fut discrète, à la campagne, dans le Calvados, au petit cimetière de Cuverville ; il y eut tout de même un début de pugilat mené par Roger Martin du Gard lorsque, au mépris des instructions de Gide, arriva un pasteur que la famille de sa défunte femme, les Rondeau, avait invité pour deux mots ; il les ravala. La disparition du plus rapproché des ancêtres de la jeunesse de mai 1968 ne pouvait pas rameuter la ribambelle de ceux (ils avaient alors trois ou quatre ans, ils jouaient aux pirates et aux princesses) qui, dix-sept ans plus tard, arrière-petits-fils des premiers lecteurs des *Nourritures terrestres*, interdiraient d'interdire, décrèteraient de *Jouir sans entraves*, déclareraient « Nous sommes tous des

indésirables », écriraient sur les murs (il aurait bien ri de ce slogan-là !) « Plus jamais Claudel ! » Pour Claudel le catholique, quelqu'un comme Gide était rien de moins (il l'a écrit dans son *Journal* le 9 août 1934) qu'« une citerne empoisonnée », de la boue, qui écrivait de la littérature de marécage.

À l'enterrement de ce vieillard, qui, en 1911, à 42 ans, avait écrit *Corydon* pour démontrer le caractère naturel de l'homosexualité et déterminer qu'il se classait parmi les pédérastes et non les sodomites, publiant la chose anonymement puis, onze ans plus tard, tel un exhibitionniste ouvrant en cinq sec son trench-coat, l'a signée de son nom, André Gide (écrivant dans son *Journal* que c'est celui de ses livres qui est : *de plus grand service pour le progrès de l'humanité*), il y avait, à cet enterrement campagnard du macchab, une jeune femme qui ne pleurait pas, une femme dont Gide était le père. Clandestin, père de hasard, dont le statut parental lui fut caché jusqu'à ce qu'une indiscretion d'un tiers l'estourbisse quand elle avait treize ans. Cet homme, dont les derniers mots furent « J'ai peur que mes phrases ne deviennent grammaticalement incorrectes... », était son géniteur.

Dans *Les nourritures terrestres*, le jet célèbre : « Familles, je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur. » L'auteur de ses jours (l'enfant unique de Paul Gide mort brutalement quand il avait onze ans) avait écrit cela à vingt-huit ans, et c'était l'âge que la femme en question avait ce jour-là au cimetière de Cuverville... Elle s'appelait Catherine Gide. Malgré la duperie, malgré deux mariages, elle a revendiqué et gardé ce nom de Gide, Catherine Gide. Après 1951, elle devint l'humble et efficace responsable de l'œuvre, la signataire des ententes et contrats pour une œuvre qu'elle avoue ne pas avoir lue en entier, loin de là, encore moins la masse des écrits *sur* ou *autour* de Gide (« Je ne suis pas du tout gidienne », disait-elle en 2002). Elle est morte le printemps dernier, à quatre-vingt-dix ans, laissant quatre enfants et quelques petits-enfants.

Dans des entretiens accordés depuis sa maison de Cabris en 2002 et 2003, à l'âge de quatre-vingts ans, une maison dans laquelle elle avait reconstitué la bibliothèque de la rue Vaneau (cent quarante caisses ramenées de Paris, les éditions originales de son père, celles illustrées par Maurice Denis, les œuvres complètes de Viollet-le-Duc pleines de gravures, un exemplaire des *Pas perdus* finement dédié « À André Gide. Pardon. André Breton », la bibliothèque de Gide, c'est dire...), elle s'est ouverte tour à tour à deux interlocuteurs (Jean-Pierre Prévost, Jean-Claude Perrier) sur cette affaire assez particulière que celle d'être devenue *l'enfant de Gide*. L'histoire était connue des biographes, relatée par ceux et celles qui furent plus ou moins proches de l'écrivain, évoquée dans les correspondances et journaux des relations de son père, dont celui de Copeau, très proche de lui, très curieux et très bavard (je m'en rends compte relisant ce passage de

---

Catherine Gide, *Entretiens 2002-2003*, Gallimard, Les Cahiers de la NRF, 2009, 155 p.

---



mars 1942, quand Copeau cite Martin du Gard : «cette enfant a été déçue quand elle a appris que Gide était son père, car elle avait pour lui de l'aversion et un certain dégoût»).

Mais – c'est tout l'intérêt de ce recueil – pour la première fois, en sa vieillesse, c'est elle, Catherine Gide, qui parle au-delà de l'histoire officielle qui se résumait ainsi : Élizabeth, la fille de Maria van Rysselberghe dite la Petite Dame, grand témoin de la vie de Gide, voulait avoir un enfant sans s'embarrasser d'un mari («tous les maris sont laids», écrit Montesquieu dans *Mes pensées*); elle voulut séduire Marc Allégret, l'ami que Gide aimait d'amour, mais il se défila; Gide accepta de se sacrifier (un inhabituel moment à passer... pour ce grand curieux); Élizabeth tomba enceinte sans que personne (outre les concepteurs-conspirateurs) sache que l'écrivain de *La porte étroite* était le père. La naissance de Catherine van Rysselberghe survint le 18 avril 1923. Le temps passa. Un jour, le peintre Théo van Rysselberghe, mari de la Petite Dame, grand-père maternel de Catherine, comprit que Gide, aussi incroyable que cela puisse paraître, était pratiquement son gendre, car on se devait de reconnaître «la ressemblance (qui) se lisait clairement dans tous les traits de ce petit visage». Lors de la grossesse, Théo van Rysselberghe s'était choqué du fait qu'Élizabeth avait choisi d'avoir un enfant sans père, «en dehors des permissions sociales», comme il l'écrit à la Petite Dame. Ce qui est piquant, c'est de savoir par ses lettres (publiées avec ces entretiens) qu'il en rejetait la responsabilité morale sur Gide, dénonçant l'influence que l'écrivain des *Nourritures terrestres* avait pu avoir sur sa fille...

L'inimaginable chose sue (pédéraste papa !), il fallut, pour protéger l'épouse de Gide, sa cousine Madeleine, collectivement mentir, laisser cette enfant (pour qui l'écrivain était l'oncle André) dans l'ignorance de l'identité de son père afin que la pauvre Madeleine, condamnée à la virginité, n'en sache jamais rien... Madeleine meurt en avril 1938. À tout

cela, la grande anecdote que les gidiens ont digérée, il manquait l'essentiel, le sentiment éprouvé par l'enfant de Gide, alors adolescente, sa réaction à la révélation la secouant, et la façon dont par la suite elle aura pu *vivre ça, avec ça, ce devoir devenir l'enfant de Gide*. Ce qu'elle aura dû accuser, accumuler, assumer, assurer, puis perpétrer.

En page de garde des entretiens, il y a une photo de Catherine Gide, prise à Venise par Martine Sagaert, une spécialiste qui a travaillé à l'édition du *Journal* en Pléiade. On sursaute en la regardant. Elle ressemble vraiment à son père, le visage affirmé, franc, le front haut, le sourire lame froide. Assise sur un transat, on dirait Gide en estivante. Beau port de tête. Je pense à Léautaud qui, dans son *Journal littéraire* (pas le *particulier* qui n'est que lubricité), écrivait de l'auteur de *Paludes* : «Il a un très beau visage, des yeux d'une expression merveilleuse et un sourire délicieux, séduisant au possible, dans lequel il y a de la grâce d'une femme.» Truman Capote, jamais à court de vacheries, avait en mai 1950 rencontré *les Gide*; dans *Un plaisir trop bref* (on trouve ça dans la collection 10-18, traduit par Jacques Tournier), il publie la lettre qu'il fit parvenir à son ami Andrew Lyndon : «La fille de Gide est venue lui tenir compagnie. Elle m'a ébahi : 1- parce qu'elle est aussi laide qu'un poêle à bois, 2- parce qu'elle est beaucoup plus jeune que je l'imaginai, à peine 23 ou 24 ans. Comment croire que cette vieille chèvre y soit pour quelque chose?» La vieille chèvre (que Capote poursuivait dans les rues de Taormina) n'avait plus qu'un an à vivre.

Ces entretiens tenus un demi-siècle après la mort de Gide sont d'une sérénité presque parfaite, lestes de mélancolie, mais grésés d'une ample franchise (car une faille demeurait) qui témoigne d'un véritable et malencontreux choc ancien, d'un malentendu que ni le temps, le respect ou la fierté devant la figure du Grand Écrivain n'atténuèrent vraiment. L'oncle gentil disparaissant, le père fit peur, en effet. L'atmosphère entre eux fut tendue à jamais et ne se détendit

que lorsque Catherine Gide se mit à considérer ce père inattendu et gigantesque comme une personne qui aura été à la fois essentielle à sa vie et étrangère dans sa vie. Le paradoxe est magistral.

C'est dans un hôtel de Nice, l'année de la parution du *Retour de l'U.R.S.S.*, peu après qu'elle eut appris la terrible vérité par une indiscretion étourdissante d'un tiers, que Gide confirma à la fillette de treize ans qu'il était bel et bien son père :

[...] il était très ému de me le dire. Il était très... extrêmement ému. Je ne sais plus très bien comment il me l'a dit, parce que je me concentrais pour ne pas avoir de réaction... Je ne voulais pas qu'il voie quoi que ce soit. Alors on est restés un peu... j'ai été très méchante avec lui au fond... Je suis restée muette... ça lui a certainement fait un choc. Il s'attendait à toutes les questions...

Jean-Pierre Prévost tente de compléter : «...que vous n'avez pas posées». Et Catherine Gide de confirmer : «Que je n'ai pas posées. Jamais». Ajoutant : «Alors après je me suis trouvée un peu malade. Je ne pouvais plus... tout à coup je ne pouvais plus manger auprès de lui. Enfin j'ai subi un véritable choc que j'ai gardé pour moi. Je n'en ai jamais parlé avec ma mère, avec personne.»

Elle n'aura pas moufté. Choc enfoui. Elle dit ne plus trop savoir si elle lui en a vraiment voulu de s'être caché, du moins jusqu'à une certaine réconciliation qui allait venir plus tard lorsqu'elle serait plus grande, mariée, mère, qu'elle viendrait parfois vivre à Paris rue Vaneau où elle aurait son studio entre l'appartement de la Petite Dame et celui du fameux Gide, son père au sommet de sa gloire, si occupé. Passant ses étés à Cabris, elle avait là un père plus proche d'elle, Pierre Herbart qui avait épousé Élisabeth van Rysselberghe, un beau-père aimant, mais cocaïnomane, qui disparaissait (Gide, si séduit par cet Herbart, voyait en lui un Lafcadio, il aurait voulu qu'il le joue au cinéma), un faux père moins sérieux que son impressionnant et contractuel géniteur, un père ami qui, de retour avec son gramophone à aiguilles et à pavillon, lui faisait entendre les 78 tours si tristes de Damia, de Florelle, et ceux d'Yvonne George (l'amour enflammé et impossible de Robert Desnos qui mourut d'une overdose dans un hôtel du port de Gênes).

Plongé dans la lecture des entretiens, je tombe, amusé, sur un épisode de la jeunesse parisienne de Catherine quand, une certaine complicité établie, Gide l'emmenait parfois au cinéma. Écoutons-la décrire le comportement maniaque de ce papa :

Il adorait aller au cinéma. Ce qui est ennuyeux, c'est que jamais on n'a vu un début de séance. Il voulait aller au cinéma, ça le prenait comme ça. On attrapait les films par leur milieu. Je trouvais ça un peu triste. J'ai horreur de ça. Et puis son côté bizarre

faisait que si c'était en semaine, il disait au chauffeur de taxi : «Vous vous arrêtez au 3, rue Washington» parce qu'il n'osait pas dire qu'il allait au cinéma qui était au 15. Mais le chauffeur de taxi s'en foutait éperdument. Mon père ne voulait pas avoir l'air de se distraire quand d'autres travaillaient. Il avait de petites manies ! Probablement qu'il se trouvait bien au huitième rang. Il était capable, en pleine séance, de déranger une rangée entière et puis s'il s'apercevait qu'on était au neuvième rang, eh bien on recommençait au huitième.

Il me revient un épisode de l'enfance de Gide, lu dans la biographie de Claude Martin (Fayard, tome 1, 1998, Martin étant selon Catherine Gide fin connaisseur de la vie de son père), l'histoire de la bille, signe avant-coureur de son absolue *curiosité* : d'après la bonne de sa grand-mère d'Uzès, le père de Gide avait, quand il était enfant, échappé une bille qui glissa au fond d'un trou dans la porte de la resserre de la salle à manger ; ce trou avait la largeur d'un petit doigt et, au fond, le jeune André apercevait, hors d'atteinte, quelque chose de rond, de gris, de lisse qui l'intriguait fort. Un an plus tard, revenant à Uzès, il s'était exprès laissé croître démesurément l'ongle du petit doigt et il put alors

aisément extraire la chose mystérieuse... Une simple bille qui, dès lors, l'indifférait.

Sur la terrasse de la maison de Cabris, Jean-Pierre Prévost va demander soudain à Catherine Gide si elle peut parler de la mort de son père, il dit alors, sans que ce soit une question

qu'il lui pose, «ce fut un moment difficile»... Elle répond : «Non. C'était un peu une personne étrangère qui est décédée. Je l'ai vu jusqu'à la dernière minute... et puis c'est tout. Il avait une très belle tête, on a fait un beau masque de son visage.»

André Gide est mort un 19 février dans la vieille ville de Sade et de Saint-Just, de Molière et de Marivaux, de Nerval, de Verlaine, d'Apollinaire, de Copeau, de Léautaud, de Ghéon avec qui il courait les garçons, de Damia, de Desnos, de Martin du Gard et de son cher Marc Allégret. La ville était grise et sombre. Tout le Paris littéraire (sans les faux-culs de la moralité publique et de la droite catholique) est venu au numéro 1 bis de la rue Vaneau le voir une dernière fois. Allongé dans son petit lit de fer.

Sa fille, son enfant, dit sans état d'âme de son oncle-papa agonisant : «Gide a été épatant comme mourant, comme on s'en doute, comme on l'a raconté, puisqu'il a accepté sa mort, vraiment. Il n'avait pas mal, il ne semblait pas avoir mal. Il était surtout dans un état d'extrême fatigue...» **L**

Robert Lévesque est écrivain. Il dirige également la collection *Liberté Grande* au Boréal où est paru en 2011 *Déraillements*, son dernier ouvrage.